Christina Kiaer, Eric Naiman, eds., *Everyday Life in Early Soviet Russia*

François-Xavier Nérard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/6734>

DOI : 10.4000/monderusse.6734

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2006

Pagination : 846-849

ISBN : 978-2-7132-2098-2

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

François-Xavier Nérard, « Christina Kiaer, Eric Naiman, eds., *Everyday Life in Early Soviet Russia* », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 47/4 | 2006, mis en ligne le 03 juillet 2009, consulté le 03 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6734> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.6734>

Ce document a été généré automatiquement le 3 septembre 2022.

Tous droits réservés

Christina Kiaer, Eric Naiman, eds., *Everyday Life in Early Soviet Russia*

François-Xavier Nérard

RÉFÉRENCE

Christina KIAER, Eric NAIMAN, eds., ***Everyday Life in Early Soviet Russia***.
Bloomington : Indiana University Press, 2006, 328 p.

- 1 Le titre de l'ouvrage dirigé par Christina Kiaer et Eric Naiman en est peut-être l'un des principaux points faibles. Il est en tout cas révélateur de la difficulté à dire en peu de mots l'intérêt et la richesse de l'approche de ce livre collectif (onze contributions précédées d'une introduction très intéressante, bien qu'inégale). Traiter de la « vie quotidienne » – choix de l'éditeur – ne dit qu'imparfaitement ce que le lecteur pourra découvrir dans ces études variées, portant sur ce que les deux directeurs appellent bien plus justement « espaces intérieurs de la maison, de la famille, du corps et de l'individu ». C'est en effet essentiellement le *byt* que les auteurs souhaitent étudier : on sait combien cette notion est difficile à définir et, par voie de conséquence, à traduire. La période chronologique choisie, celle de la Russie soviétique d'avant-guerre, permet d'appréhender des différences notables entre les années plus « ouvertes » de la NEP et celles, beaucoup plus rigides, du « premier » stalinisme.
- 2 Le projet, tel que ses concepteurs le définissent, est d'étudier l'impact de l'idéologie sur ces « espaces intérieurs », ou, pour reprendre l'une de leurs plus heureuses formules, de comprendre comment, face à l'idéologisation de tous les aspects de la vie, la construction de l'espace privé devient une forme de « devoir à la maison », prolongeant le travail accompli dans l'espace public. Les auteurs abordent ainsi des sujets extrêmement variés : pratiques sexuelles (texte de F. Bernstein sur l'impuissance masculine), sphère familiale (C. Hooper), éducation des enfants (C. Kelly) ou domesticité dans les années 1920 (R. Spagnolo).

- 3 La variété est bien entendu de règle dans ce genre d'ouvrage collectif. Certains textes sont ainsi, sans surprise, plus stimulants que d'autres, mais la diversité s'enrichit ici d'une pluralité d'approches du fait du choix de la pluridisciplinarité : les auteurs sont historiens ou spécialistes de l'art ou de la littérature de la période concernée. Si cela est parfois déstabilisant pour le lecteur habitué aux travaux classiques de sa spécialité, ce parti pris permet de passionnantes rencontres. On retiendra particulièrement les études de Boris Wolfson sur la représentation de la pièce d'Aleksandr Afinogenov, *Strah* [La peur] et de Christina Kiaer sur la pièce de Sergej Tret'jakov, *Hoču rebënka* [Je veux un enfant]. Elles permettent de compléter utilement les approches de la culture publique stalinienne par des historiens comme Jeffrey Brooks. Le premier texte permet de découvrir le travail des metteurs en scène et des acteurs chargés de présenter au public l'affrontement entre un scientifique – pour lequel « 80 % de la population soviétique sont mus par la peur » d'être « démasqués », de voir leur vache « confisquée »... et par la « peur des purges » – et Klara Sapsova, une « vieille bolchevique qui estime que les « vrais bolcheviks » sont sans peur, la peur n'étant qu'un signe d'inadéquation politique. La mise en scène d'un interrogatoire par l'OGPU est aussi un moment central de cette pièce, a fortiori dans un haut lieu du réalisme théâtral comme le MHAT, où Stanislavskij suit lui-même la mise en scène de près, allant jusqu'à remplacer Ol'ga Knipper-Čehova qui n'arrivait pas à rendre convaincante la réplique de Klara Spasova. L'article de C. Kiaer est non moins riche : en montrant la complexité de l'approche de Tret'jakov dans un texte pourtant apparemment d'un eugénisme sans nuance, il permet d'aborder le débat sur cette question dans la société soviétique. Pour l'auteur, le radicalisme biologique du texte dresse en fait un constat d'échec du projet de formation d'un individu soviétique avec l'aide de l'idéologie. Un autre axe de réflexion porte sur les travaux de El Lissitzky et sur le lien entre stalinisme et avant-garde, que l'auteur perçoit dans le célèbre décor imaginé pour le théâtre de Meyerhold.
- 4 Plusieurs contributions s'interrogent sur la question de l'identité dans la société soviétique (Fitzpatrick, Kaganovsky, Hooper). Au-delà du troublant cas de conflit sur l'identité d'Anastasia Poltnikova étudié par Sheila Fitzpatrick, on retiendra tout particulièrement l'étude de Cynthia Hooper sur « terreur et intimité » dans la deuxième partie des années 1930. Il s'agit de l'une des études les plus solidement basées sur des archives russes centrales et régionales (puisque l'auteur a travaillé à Nijni-Novgorod). L'article s'attache à comprendre l'attaque manifeste de la sphère de l'intimité pendant la Grande Terreur de la fin des années 1930. L'auteur présente ce moment de répression comme la continuation de la politique soviétique depuis la révolution, remettant par là en cause la présentation traditionnelle du « tournant conservateur » du stalinisme après 1936. La logique d'intrusion permanente dans la vie privée, encouragée par le pouvoir soviétique depuis 1917, se poursuit tout au long des années 1930 : Hooper remarque ainsi avec pertinence que si les valeurs promues par le stalinisme de la deuxième moitié des années 1930 deviennent assez conservatrices, les moyens de leur diffusion, eux, ne le sont pas et s'inscrivent dans la logique révolutionnaire.
- 5 Deux points de l'argumentation souvent pertinente de Hooper emportent l'adhésion : l'auteur montre bien comment la vie privée devient pendant la Grande Terreur un testeur de la loyauté politique. Dans cette recherche des ennemis masqués qui marque la deuxième moitié de la décennie, ce sont bien les relations privées, comme professionnelles – ajoutons-le –, qui passent au centre de l'intérêt du pouvoir et donc des « organes », mais aussi des dénonciateurs. L'autre point intéressant est la comparaison

menée avec le nazisme : pour une fois, il ne s'agit pas de poser des homologues rapides et superficielles. Au contraire, Hooper souligne les différences profondes entre un nazisme qui fait de la famille le cœur de la loyauté politique et le stalinisme qui, au contraire, la suspecte. Pourtant, il subsiste toujours dans cet article une certaine ambiguïté entre une sphère de l'intimité limitée à la famille et un sens élargi de la même notion, incluant toutes les relations, y compris professionnelles. La seconde semble bien plus pertinente pour analyser la Grande Terreur.

- 6 Plusieurs études s'attachent à des domaines qui sont de véritables « lieux de rencontre » entre *byt* et idéologie. Le travail de Randi Cox sur la publicité soviétique est à ce titre intéressant. Il montre l'échec d'une publicité « soviétique » dotée d'un double objectif : orienter les acheteurs vers les productions du secteur étatique et, dans le même temps, assurer une partie du financement de la presse soviétique. Faute d'avoir véritablement choisi entre ces deux pôles, la publicité soviétique sera la cible de toutes les critiques au milieu des années 1920 (dont celle, particulièrement violente, de la RKI (Inspection ouvrière et paysanne). Elle bascule alors vers une forme largement influencée par la publicité occidentale, ce qui la met encore plus en porte-à-faux au tournant de la fin des années 1920. En dépit d'une conclusion moins convaincante, cet article s'inscrit bien dans une réflexion sur les ambiguïtés de la NEP et de l'URSS des années 1920.
- 7 On retiendra enfin les articles de Rebecca Spagnolo et de Catriona Kelly. Le premier aborde le monde excessivement méconnu du personnel de maison pendant les années 1920. Sujet dès lors très intéressant. L'étude du paradoxe que constituent les domestiques dans un État socialiste est prometteuse. Mais la question des sources demeure, ce que démontre l'étude de R. Spagnolo. Celles-ci proviennent pour l'essentiel des archives des syndicats chargés de défendre ces personnels d'un genre particulier. Leur échec est symptomatique : la crise du logement rend inimaginable le projet de quitter la maison du maître et, bien au contraire, ne fait qu'aggraver leur situation. Pour autant, on aimerait en savoir plus sur ces domestiques, sur leurs conditions de vie, tout comme on souhaiterait mieux connaître leurs « patrons »... C. Kelly propose une étude de l'enfance en Union soviétique : cela va des emplois du temps des pionniers aux jouets pour enfants (on notera, amusés, le satisfecit adressé au Meccano britannique par le pouvoir soviétique !). Plus que d'autres auteurs du recueil, elle essaie de replacer son objet d'étude dans la perspective comparatiste d'un discours sur la modernité. Elle note enfin l'ambiguïté d'une enfance soviétique qui est à la fois lieu d'action de l'idéologie (d'où le titre de l'article) et protection contre le monde extérieur.
- 8 Ce livre offre ainsi une multitude de pistes de réflexion stimulantes. Celles-ci permettent de dépasser une approche simpliste niant l'existence d'une sphère privée qui aurait été entièrement pénétrée par l'idéologie.